

Propos d'actualité de J.K. Galbraith

La rubrique interview reprend une entrevue réalisée avec John Kenneth Galbraith en 1992 par André Briand. Le comité de rédaction juge que les idées présentées par cet économiste de grande envergure sont plus que jamais d'actualité.

Résumer en quelques lignes la vie d'un homme qui a réalisé tant de choses relève de l'utopie.

Né à Iona Station (Ontario) en 1908 et décédé en 2006, le professeur Galbraith a définitivement plus d'attachement pour les présidents américains qu'il a conseillés que pour les professeurs qui lui ont enseigné. Lié à l'Université Harvard depuis 1934, il a été l'invité de plusieurs universités, dont deux l'ont particulièrement impressionné : Berkeley en Californie et Cambridge en Angleterre. Il a été conseiller de la plupart des présidents américains jusqu'à John F. Kennedy. Un seul exemple suffit à illustrer l'ampleur de ses responsabilités. Ainsi, en 1941, il gère le contrôle des prix aux États-Unis et a plus de 64 000 employés sous sa responsabilité. Il trouve ensuite le temps d'être l'éditeur de la revue américaine *Fortune*.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, on le retrouve sur les lieux même de l'action, soit en Europe. Après la guerre, on lui confie une mission ultra-secrète au Japon, à savoir évaluer les effets des attaques aériennes y compris la dévastation de la bombe atomique.

Sous la présidence de J.F. Kennedy, il accepte le poste d'ambassadeur américain en Inde; alors que les journalistes sont ébahis de la franchise de cet ambassadeur, ses collègues du Secrétariat d'État sont stupéfaits.

Fiché au FBI pour ses amitiés communistes, il critique toujours le capitalisme. Il réussira même à modérer les opérations de la CIA aux Indes. En 1972, il refuse l'offre d'Edward Kennedy relativement à la possibilité de briguer l'investiture au poste de sénateur du Massachusetts.

En plus de ses multiples talents politiques, il s'avère être un critique d'art et publie un volume sur la peinture indienne. En outre, des photos prises en URSS lors de ses voyages ont fait l'objet d'études à l'école de design de Harvard. Enfin, il apprend l'art de la présentation à la BBC de Londres lors du tournage de la série « Le temps des incertitudes ». Le plus difficile fut de faire sourire celui dont le plaisir d'écrire venait de l'espoir que son travail dérangerait quelques prétentieux confortablement installés.

Parlez-moi de votre formation

J'ai d'abord étudié au collège ontarien d'agriculture et obtenu mon baccalauréat en 1931. J'ai fait ensuite une maîtrise et un doctorat en économie à l'Université Berkeley de Californie. Je suis professeur à Harvard depuis 1934. J'ai été professeur à plusieurs endroits, dont Princeton et Cambridge (Angleterre). Par la suite, j'ai toujours travaillé principalement en économie à titre de professeur-chercheur.

Quelle est votre conception du professeur d'université?

Ma vision se fonde sur le postulat suivant : il doit y avoir un lien étroit entre l'université et le monde extérieur.

Cette interface peut particulièrement s'articuler autour du milieu politique par exemple. Le professeur doit faire de la recherche, écrire et avoir un effet sur le monde politique.

Cette interface peut particulièrement s'articuler autour du milieu politique par exemple. Le professeur doit faire de la recherche, écrire et avoir un effet sur le monde politique. Malheureusement, ce n'est plus comme cela aujourd'hui. Dans les années 40 et 50, le professeur, surtout dans mon domaine, l'économie, avait une influence beaucoup plus grande sur la

politique, en l'occurrence la Maison Blanche. Les administrateurs Reagan et Bush ont brisé ces liens privilégiés. Ils croient que les professeurs progressistes (particulièrement les économistes libéraux) sont des empêcheurs de tourner en rond. Par leur critique, leur volonté d'améliorer les systèmes sociaux et l'économie, les professeurs sont vus comme des bêtes noires que tout politicien doit faire taire. C'est pourquoi Reagan et Bush ont une conception dépassée, une vision du XIXe siècle du rôle de professeur d'université.

De façon générale, les professeurs d'université font preuve d'une plus grande conscience sociale que le monde politique. Cependant, de plus en plus il y a une tendance, surtout chez les économistes, à glorifier les idéologies du statu quo. Ces dernières prétendent que l'économie de marché mène au meilleur équilibre. Évidemment, cela est très bien supporté par les biens nantis de notre société.

De façon générale, les professeurs d'université font preuve d'une plus grande conscience sociale que le monde politique. Cependant, de plus en plus il y a une tendance, surtout chez les économistes, à glorifier les idéologies du statu quo. Ces dernières prétendent que l'économie de marché mène au meilleur équilibre. Évidemment, cela est très bien supporté par les biens nantis de notre société.

Quelle est votre vision des gens d'affaires aujourd'hui comparativement à ceux des années 50?

Dans les années 50, on parlait plus de la grande entreprise que maintenant; aujourd'hui, elle semble dévalorisée. Dans ces années-là, l'entrepreneur était celui sur qui reposait l'entreprise. Aujourd'hui, cela repose non sur le bon sens du chef mais sur le système. Dans ce temps-là, comme éditeur de la revue *Fortune*, j'avais beaucoup de contacts avec les gens d'affaires et ils ne se laissaient pas envahir par la bureaucratie comme aujourd'hui. Maintenant l'homme ou la femme d'affaires semble encadré par le travail professionnel et son système

formalisé. J'ai vécu l'époque du *New Deal* où le monde des affaires a résisté avec force aux politiques qui ont fini par le sortir du pétrin.

Il faut faire attention! parce que le régime communiste est mort en Russie, il ne faut pas croire que le capitalisme a toujours raison! Je demeure un partisan de l'économie mixte pragmatique.

Il faut faire attention! Parce que le régime communiste est mort en Russie, il ne faut pas croire que le capitalisme a toujours raison! Je demeure un partisan de l'économie mixte pragmatique.

Vous êtes assez critique de la publicité?

Cependant, je ne suis pas un ennemi de la publicité. Il est vrai que je suis critique mais j'essaie de voir le sens de tous ces conditionnements. Parfois ça m'amuse, parfois ça me choque mais cela ne m'indigne pas. Je réserve mon indignation pour des choses beaucoup plus importantes. Vous savez, l'augmentation du niveau de vie a accru le partage du pouvoir dans la mesure où elle a réduit l'influence de l'argent. Mais cette diffusion du pouvoir porte encore ses illusions. La prolifération des groupes de pression véhiculée dans les médias amène à croire que les grands industriels et l'establishment militaire ont moins d'influence qu'avant. Vous savez, les grandes entreprises adaptent les comportements des consommateurs à leurs exigences grâce à la publicité. Les buts de la société deviennent ainsi ceux des producteurs. La qualité de la vie est conditionnée et au service des préoccupations dites « de production » de ces entreprises.

Les grandes entreprises adaptent les comportements des consommateurs à leurs exigences grâce à la publicité. Les buts de la société deviennent ainsi ceux des producteurs. La qualité de la vie est conditionnée et au service des préoccupations dites « de production » de ces entreprises.

Vous avez une opinion assez marquée sur le chômage, l'inflation. Comment réagissez-vous à ce retour au capitalisme libéral?

J'ai toujours cru que les grandes orientations politiques impliquaient des mesures macro-économiques. Je l'ai vécu lors de mes consultations auprès des gouvernements américain et canadien lors de l'application des mesures de contrôle des prix et des salaires. Si vous voulez une corporation forte, vous devez avoir des politiques de contrôle des prix et des salaires et des mesures fiscales. C'est une des forces des gouvernements japonais et allemand; c'est qu'ils ont fait à la fin de la Seconde Guerre mondiale et font encore maintenant. C'est une de nos faiblesses, nous avons peur de poser des gestes reliés à des mesures de contrôle. Si vous voulez contrôler le chômage, l'inflation ou d'autres maladies économiques, vous devez énergiquement poser des actions en ce sens.

Si vous voulez une corporation forte, vous devez avoir des politiques de contrôle des prix et des salaires et des mesures fiscales. C'est une des forces des gouvernements japonais et allemand.

Vous semblez croire que les PME ne sont pas très importantes dans l'économie d'un pays?

Permettez-moi de nuancer; les PME sont importantes. Ce qu'il faut dire c'est plutôt : la vision de l'économiste sur la firme entrepreneuriale est grandement exagérée. L'économie moderne repose majoritairement sur la grande entreprise. Environ 60 % de toute la production américaine provient des 500 grandes entreprises retrouvées dans la revue *Fortune*. Je le répète, la théorie économique a toujours mis en valeur le rôle de la firme classique entrepreneuriale et sous-estime le rôle des grandes corporations modernes.

J'aimerais connaître votre vision des organisations

Il n'y a pas de formule magique ou unique pour l'efficacité d'une entreprise. La chose la plus importante est de reconnaître qu'il y a, dans

toute grande entreprise, une forte tendance à bureaucratiser la stabilité. Je crois que quoi qu'on fasse, on donne des structures et du personnel à un rythme accéléré plus que nécessaire. Si je travaillais dans les entreprises, j'essaierais donc de passer plus de temps à me prémunir contre la dynamique bureaucratique; elle est la source principale de l'inefficacité. Pourtant, il semble que les gestionnaires n'y mettent pas suffisamment d'énergie et d'efforts et se concentrent davantage sur d'autres causes beaucoup moins importantes.

Si je travaillais dans les entreprises, j'essaierais donc de passer plus de temps à me prémunir contre la dynamique bureaucratique; elle est la source principale de l'inefficacité.

Comment voyez-vous l'interface entre l'université et les entreprises?

C'est une connexion vitale et nécessaire pour toute université. Par exemple, à la *Harvard Business School*, le matériel d'enseignement (cas) provient des entreprises. L'École a développé plusieurs mécanismes de liaison avec le milieu des affaires. Je favorise une association étroite et continue entre l'université et l'entreprise. Le milieu des entreprises est un lieu d'apprentissage extraordinaire pour les professeurs. Cela a été ma plus grande récompense lorsque j'ai travaillé à la revue *Fortune*. De plus, c'est possible que les gens d'affaires apprennent quelque chose des professeurs...

Le milieu des entreprises est un lieu d'apprentissage extraordinaire pour les professeurs.

Il existe un fossé de plus en plus large entre le riche et le pauvre. Êtes-vous optimiste sur l'avenir de notre société, de nos entreprises?

La répartition inégale des revenus va croissante et cela m'inquiète beaucoup. C'est sûrement un des plus grands problèmes de notre époque. Ce

problème a connu son plus grand développement sous l'ère Reagan. Le président Reagan a diminué les taxes pour ses amis d'Hollywood et réduit les dépenses reliées à la santé et aux services sociaux au nom des pauvres. Ceci a eu un effet certain sur la distribution des revenus. De plus, cela a été une cause importante de tension sociale.

L'idée de base des économistes de M. Reagan mise en termes bruts est la suivante : les riches ne travaillent pas beaucoup parce qu'ils n'ont pas assez d'argent et les pauvres ne travaillent pas beaucoup non plus parce qu'ils ont trop d'argent. Vous voyez à quel genre de politiques cela peut nous mener. Alors, conséquemment, il a pris des mesures correctives pertinentes avec sa vision économique de la situation.

L'idée de base des économistes de M. Reagan mise en termes bruts est la suivante : les riches ne travaillent pas beaucoup parce qu'ils n'ont pas assez d'argent et les pauvres ne travaillent pas beaucoup non plus parce qu'ils ont trop d'argent. Vous voyez à quel genre de politiques cela peut nous mener.

Je ne suis pas très optimiste après les émeutes récentes que je viens de voir à Los Angeles. La pauvreté de « l'under class » a créé un soulèvement de la population. C'est le désespoir permanent chez les gens qui tâchent de survivre. Lorsqu'on me consulte sur les remèdes possibles à la récession, je plaide en faveur d'un programme de travaux publics ainsi que d'une augmentation de l'aide versée aux États, cela soulève la question du déficit; que l'on pense à l'autonomie dont jouit le budget de la Défense, je vois là un obstacle à toute volonté de réduction du déficit.

Le gouvernement est prêt à dépenser pour le désordre dans le monde mais pas pour le désordre au pays. On ne veut pas faire la guerre à la pauvreté, elle est moins rentable politiquement que la guerre outre-mer.

Comment expliquez-vous le succès des entreprises au Japon, en Allemagne?

Les Allemands et les Japonais surtout avaient beaucoup plus de dépenses militaires qu'ils ont orientées vers l'amélioration de leurs produits civils. Ils avaient beaucoup d'ingénieurs à occuper et cela a permis de leur donner un défi. Le tiers de nos scientifiques travaillent encore dans la recherche et le développement de produits militaires.

Premièrement, les deux ont perdu la guerre; ça prédispose mieux au travail et à la reconstruction; ça stimule les sens de vouloir faire mieux et rapidement. Nous avons gagné la guerre, ça crée une confiance et un consentement. Bien entendu, la satisfaction des choses a souvent un effet de repos et d'arrêt.

Deuxièmement, les Allemands et les Japonais surtout avaient beaucoup plus de dépenses militaires qu'ils ont orientées vers l'amélioration de leurs produits civils. Ils avaient beaucoup d'ingénieurs à occuper et cela a permis de leur donner un défi. Le tiers de nos scientifiques travaillent encore dans la recherche et le développement de produits militaires.

Troisièmement, probablement le facteur le plus important, l'Allemagne et le Japon ont de vieilles traditions. Ils considèrent naturelle et normale l'association entre l'industrie et le gouvernement. Cette relation de coopération entre les deux a effectivement donné les résultats qu'on connaît. Dans les pays anglo-saxons, nous nous inspirons de la philosophie d'Adam Smith qui postule que le conflit est un élément naturel entre l'industrie et l'État. Cette vision amène donc à voir de la méfiance et de l'ingérence, ce que d'autres considèrent comme des alliances complémentaires.

L'Allemagne et le Japon ont de vieilles traditions. Ils considèrent naturelle et normale l'association entre l'industrie et le gouvernement.

Quatrièmement, en économie, c'est une évidence que la dynamique de l'industrie de guerre accélère le processus de modernisation des équipements et des technologies. Malheureusement, d'autres points de vue viennent toujours exagérer les effets des dommages causés par une guerre.

Quelle est votre conception d'un gestionnaire efficace?

En ce qui concerne la grande entreprise moderne, le gestionnaire efficace est celui qui comprend le phénomène de la bureaucratie. En effet, il sera alors capable de résister à sa tendance statique de formalisation.

Encore là, il n'y a pas de réponse simple ou de point de vue unique. En ce qui concerne la grande entreprise moderne, le gestionnaire efficace est celui qui comprend le phénomène de la bureaucratie. En effet, il sera alors capable de résister à sa tendance statique de formalisation. De plus, il va résister à la tendance de se donner davantage de mécanismes structurels et de personnel pour supporter ces structures. Il a deux qualités : 1° un souci constant pour le statu quo, c'est-à-dire qu'il fait en sorte que ce qui existe est le mieux pour le moment; 2° il recherche continuellement ce qui serait encore meilleur pour sa firme. Malheureusement, la recette du succès a ses propres limites : elle tend à répéter et à reproduire les mêmes habitudes alors qu'elles sont devenues inappropriées.

Vous voyagez beaucoup en Europe. Quelles transformations y voyez-vous?

On parle beaucoup de changements énormes, de nouveautés dans la dynamique économique. Tous ont affirmé que l'Europe 92 serait ceci ou cela. Nous sommes maintenant en 1992 et il y a peu de choses de changer. J'étais à Francfort la semaine dernière (mai 92); le changement le plus extraordinaire a été le passage à la douane; ce qui prenait des heures prend maintenant une minute, ça c'est tout un changement! Si on ralentit maintenant sur les routes, ce n'est pas

tant parce que nous arrivons à une frontière que parce qu'il y a changement de limite de vitesse.

J'aimerais connaître votre réaction au phénomène nouveau des entrepreneurs (spéculateurs) tel M. Campeau.

L'usage des leviers comme il l'a fait a fait tomber les grands commerces de détail de toute l'Amérique du Nord. On ne s'interroge pas sur les services que peut rendre un tel spéculateur. Des banquiers, et pas des moindres et des plus réputés, se sont laissés bernier. Ces transactions d'aventuriers, ces prises de contrôle ne mènent qu'à des faillites. C'est une image de l'industriel canadien qui ressemble davantage à des capitalistes sauvages. C'est un exemple mondial de la spéculation grossière. Quand on a découvert le pot-aux-roses, la réaction de l'Américain moyen a été : « Quel voisin dégoûtant! ». En ce sens les frères Reichman ont une meilleure image. En effet, M. Campeau a juste acheté une entreprise existante à un prix trop élevé pour ses capacités et il s'est camouflé dans une faillite. Quant aux frères Reichman, quoi qu'il arrive, ils laissent derrière eux d'énormes monuments; c'était plutôt désolant de voir un terrain vague alors que maintenant il y a un immense complexe dans Manhattan. On ne peut qu'avoir de l'admiration pour ce que les frères Reichman ont fait.

En ce sens les frères Reichman ont une meilleure image. en effet, M. Campeau a juste acheté une entreprise existante à un prix trop élevé pour ses capacités et il s'est camouflé dans une faillite.

FORMULAIRE D'ABONNEMENT



Je désire m'abonner à la revue *Organisations et territoires* et je joins un chèque au montant de : _____ \$

Nouvel abonné (✓) : Renouvellement (✓) : Date : _____

Abonnement institutionnel	(6 numéros)	103,48 \$	(Toutes taxes incluses)
Abonnement individuel	(6 numéros)	66,69 \$	(Toutes taxes incluses)
Abonnement étudiant	(6 numéros)	48,29 \$	(Tx inc.) (Envoyer photocopie carte étud.)
Abonnement gouvernemental	(6 numéros)	90,00 \$	(Fournir certificat d'exemption des taxes)
Abonnement hors Canada	(6 numéros)	145,00 \$	(110\$ + 35\$ frais de poste) (sans taxes)

Tous les abonnements sont d'une durée de deux ans

- J'aimerais que mon abonnement débute avec le **DERNIER** numéro paru, soit :
Volume _____ N° _____
- J'aimerais que mon abonnement débute avec le **PROCHAIN** numéro à paraître, soit :
Volume _____ N° _____

Faites-nous parvenir vos coordonnées :

Nom : _____
Organisation : _____
Adresse : _____

Téléphone : _____
Télécopieur : _____
Courriel : _____

Adresse d'expédition : **Revue *Organisations et territoires***
Université du Québec à Chicoutimi
555, boulevard de l'Université, bureau H6-1430
Chicoutimi (Québec) CANADA G7H 2B1
Téléphone : (418) 545-5011, poste 4530 Télécopieur : (418) 693-9072
Courriel : revueot@uqac.ca Site Web : www.uqac.ca/revueot